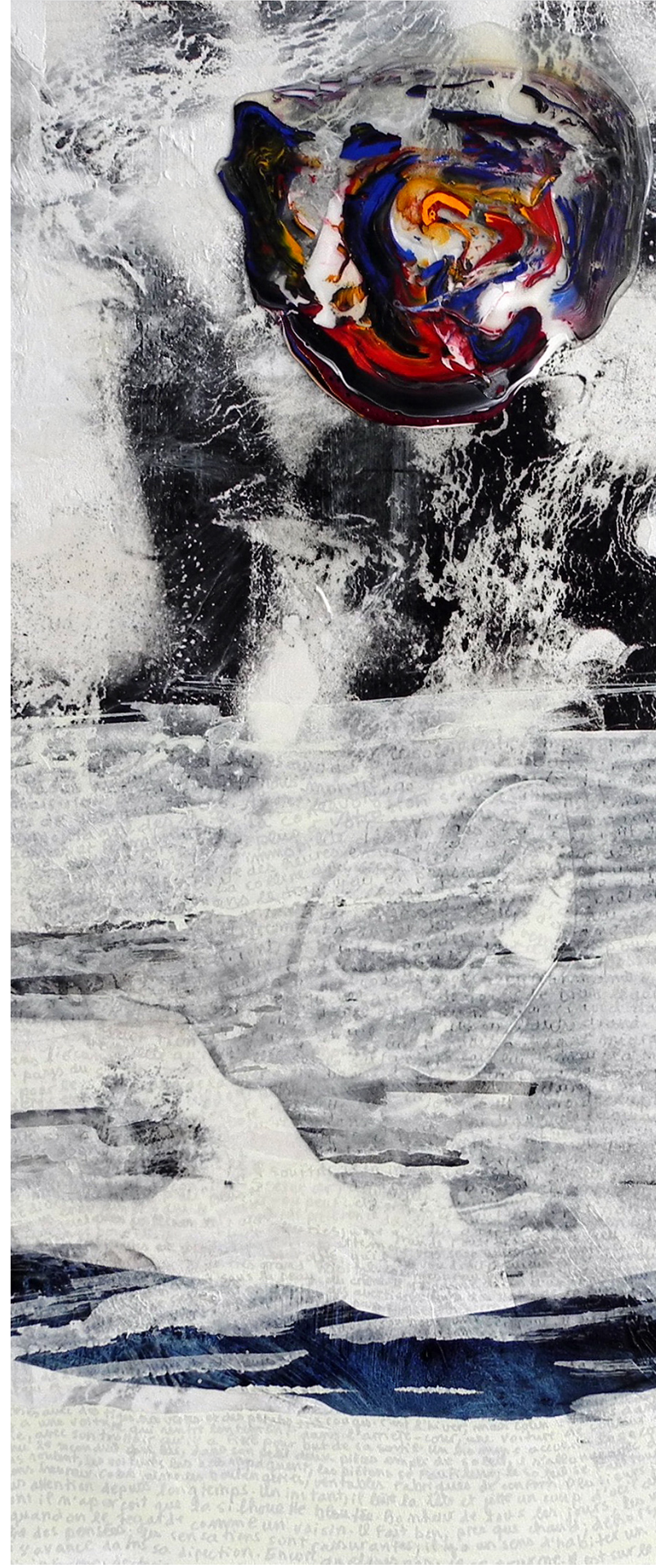


(Im)mobilités

Catherine Parayre
Shawn Serfas
Paul Savoie
Angela Cozea
Thomas Ayouti
Alexander Christie
Nicholas Hauck

Dir. Nicholas Hauck



ISWP

SALON
FÜR
KUNST
BUCH



Avant-propos

Pour ce recueil, six écrivains se sont mis en correspondance, dans le sens baudelairien du terme ou encore dans le sens que propose Walter Benjamin, selon lequel des textes, placés les uns à côté des autres, créent souvent des constellations de signification inattendue : des cheminements guidés par les mots.

Si on voulait identifier un astre centralisateur, ce serait le texte « (Im)mobilités » de Catherine Parayre. Nomade et hybride, « (Im)mobilités » est la jointure thématique du recueil. Ce texte dit principal n'a pas été communiqué aux autres collaborateurs afin de décourager une écriture qui répondrait à ou serait en dialogue directe avec celle de Parayre. Je voulais rassembler des textes liés par motifs, la seule contrainte étant le motif choisi parmi les suivants : la ville, le voyage, l'hôpital, le sommeil, le printemps, la maladie et la mer.

Chaque auteur.e en a choisi un ou plusieurs et a rédigé un texte qui mélange écriture poétique (anecdote ou description) et considérations analytiques/théoriques sur le(s) motif(s) choisi(s). On ne voulait non plus de textes visés à un public académique ; la priorité est donnée au style et à la qualité littéraire. Toutes références à des textes critiques sont citées dans une courte bibliographie et elles restent minimales. Les auteur.e.s ont été invité.e.s à marier imagination et connaissances dans une sorte de fiction-critique. L'idée était de

recueillir des moments de communication inconsciente qui engagent et font correspondre des personnes qui ne se connaissent pas, mais pensent autour de certains motifs, et avec eux.

Pour sa contribution, Paul Savoie fouille son imaginaire poétique et y découvre des vérités à la fois lyriques et universelles. Angela Cozea offre une réflexion intime sur la maladie, la vie intérieure, le monde extérieur, et la valeur prépondérante des amis non-humains. « L'hôpital de notre amour » de Thomas Ayouti raconte l'éclosion et la perte d'une intimité profonde et d'une solitude presque rassurante par le biais d'un diagnostic partagé. Dans son texte, Alexander Christie fait le parcours des sites de l'amour proustien : floraux, géographiques, mimétiques. Pour ma contribution, j'ai voulu creuser la vie inconsciente et urbaine du langage, le spectre de la poésie.

Le texte de Catherine Parayre a été créé lors d'un compagnonnage littéraire accordé à l'auteure en 2015 par l'Association des Auteur-e-s de l'Ontario Français (AAOF) ; le poète franco-ontarien Éric Charlebois a été son mentor. Les images que contiennent ce volume, montrent des œuvres réalisées à quatre mains par l'artiste canadien Shawn Serfas et Catherine Parayre. Elles forment une série intitulée *Pseudo-fiction* et ont été le premier support du texte « (Im)mobilités ».

Bonne lecture.

Nicholas Hauck

Têtes fracassées

Paul Savoie



Par le temps qui court

Je suis où exactement ? J'ai plein d'horloges dans ma vie, des tics tacs qui m'assaillent. Le métrologue m'active. Tout se passe à l'intérieur de ce cadre bien précis d'un début de séance et d'une fin de séance. Existe-t-il un avant ? Existe-t-il un après ? Mon corps avance vers le signal du début comme une aiguille qui cherche son ressort vers une forme ou l'autre d'un écoulement constant. Une bouche qui s'apprête à déclencher le mécanisme. Le premier son, un mot qui gravite vers l'enchaînement de mots, la phrase qui se trame. Et, derrière la forme abstraite des mots qui s'inscrivent dans ma conscience, un visage. Ce visage. Une variation de visage. Derrière lequel tout s'échafaude. Ou s'affaisse. Ma tâche revient à rapiécer les morceaux épars. Ceux qui me sont lancés comme ce qui s'éparpille au sol lorsque la vitre se fracasse. Suis-je à l'intérieur de ce qui est heurté ? Ou ai-je appris à me positionner de l'autre côté de l'éclat, plus haut ou plus bas que la trajectoire de l'objet qui blesse, qui perce et décentre, qui fend vers en avant ou en arrière la masse qui résiste. Je suis là. Au point d'intersection de ce qui se cabre, s'apprête à bondir. Le premier mot me vise. Je baisse légèrement la tête. Je surveille mon propre doigt qui martèle le dessus poli du bureau.

Après m'être esquivé du mieux que je peux, je laisse venir vers moi le prochain boulet. Un mot anodin. Le mot s'accroche bêtement au mot qui précède sans pourtant former une idée, se transformer en phrase.

J'attends que tout cela constitue un énoncé, une affirmation quelconque. Je n'ai pas le goût de lire entre les mots, de deviner leur sens. Mais je m'attends au pire.

Je surveille la trajectoire du projectile lancé dans ma direction.

Un boulet m'atteint en plein front.

Ma main se crispe. Je ferme les yeux. J'écoute.

Ne dis rien

Surtout ne me fais pas d'aveux. Parle. J'écoute. Tu es là pour parler. Je suis là pour écouter.

Selon les notes que j'ai devant moi, tu t'appelles Gabriela. Tu étais dans un centre d'achat, lorsque, rendue vers le haut de l'escalator, tu as perdu l'équilibre et tu es tombée par en arrière.

J'écoute toujours. Tu entres dans les détails. Tu expliques.

Tu me dis que tu es tombée comme quelqu'un qui s'évanouit, sauf que, au moment de ton écrasement, tu étais pleinement lucide. Tu as alors cherché à agripper la courroie, afin de freiner ta chute. Ton bras droit a heurté le pan métallique. Tu te souviens de la douleur que tu as ressentie à l'endroit du coude. Tu es soudainement devenue consciente de l'immense

ampoule qui flottait sous le plafond tel un feu follet en pleine noirceur et tu avais l'impression que quelque chose s'était détaché, que quelqu'un, caché derrière une paroi, tirait une ficelle afin de tout faire vaciller.

Sans m'en rendre compte, j'avais griffonné quelques mots dans la marge, sans doute une idée qui m'était venue lors de notre dernière rencontre et que je tenais à ne pas oublier. Une association que je m'étais faite entre ce que tu cherchais à me communiquer et ce qui demeurait encastré dans tes propos, comme une bulle d'air dans la gorge, un obstacle, le souffle qui ne voulait pas venir, une excroissance, une digue qui renvoyait tout vers le dedans, de sorte que tous les sons que tu émettais demeuraient informes, coagulés, comme un reflet viré à l'envers de sorte que l'image que tu cherchais à projeter sur l'écran n'était que l'envers de l'image. L'autre côté de ce que tu pensais.

Oui, voilà ce que j'ai sans doute voulu dire. Peu importe. Je reviens au présent. Je m'efforce à t'écouter. C'est toi qui parles. Je résiste à la tentation de t'interrompre, de te poser des questions. Pourtant je me sens si las. Tu parles trop. Ou trop peu.

Je te supplie. Ne dis rien. Afin que je puisse cerner ce qui t'échappe. Afin que je puisse me reposer dans ton oubli.

Patins

Il s'appelle Raymond et il se souvient de tout. À aucun moment n'a-t-il perdu connaissance. Il insiste là-dessus.

« J'ai été lucide du début à la fin de ma chute, raconte-t-il. Au début, je me tenais debout. Aux jeunes regroupés autour de moi en demi-cercle, j'expliquais comment il fallait faire pour passer la rondelle, sans changer le positionnement du cou, du côté droit du corps jusqu'au côté gauche. Bras allongés. Grippe solide. Trouver l'axe nécessaire vers l'extrémité inférieure de la colonne vertébrale. Donner au corps un centre de gravitation. Concentration extrême. Respiration profonde, régulière. Ne jamais perdre le souffle. »

C'est alors que quelque chose en lui s'est défait. Il a perdu prise. C'est-à-dire que, sans qu'il y soit pour quelque chose, le patin gauche a été tiré vers en avant, comme si quelqu'un avait activé un mécanisme et qu'un câble invisible l'avait arraché à lui-même.

Il est resté étendu sur la glace sans bouger. Jamais, insiste-t-il toujours, comme s'il avait à se défendre contre une accusation, n'a-t-il fermé les yeux.

« J'ai tout vu. Les jeunes, penchés au-dessus de moi, n'ont pas osé dire un mot. J'ai été témoin de leur incompréhension, puis de leur peur. J'avais les yeux grands ouverts. À aucun moment n'ai-je cessé de les observer. J'ai tout vu. J'ai tout ressenti. »

Une guêpe

Marielle est convaincue que c'est la faute de la guêpe. Elle était sur son petit cheval brun qui, à ce moment-là, trottait. Elle et son cheval se trouvaient sur la piste qu'ils empruntaient régulièrement à cette heure tardive de la journée. Chaque jour à la même heure. Le voyage de retour à la ferme, là où l'attendaient ses huit chats. Dès son arrivée, elle remplirait de nourriture sèche les bols, placés de façon rectiligne le long du mur, et les chats, comme toujours, l'égayeraient de leur symphonie de ronrons en sourdine.

Mais il y a eu la guêpe. Et la nuque exposée du cheval. Le cuir transpercé. La ruade.

Elle a virevolté dans l'air.

Il y avait un tronc d'arbre. Le tronc d'un arbre effondré. Les jambes écartées. Un bruit sourd.

Et c'est tout.

Il y a le cheval. Il y a la guêpe. Un tronc d'arbre. Puis un bruit sourd.

Et puis et puis...

C'est l'automne. Le soleil caché derrière les arbres. Un faible rayon transperce les branches.

Et puis c'est tout.

C'est la faute de la guêpe.

Qui est-ce ?

C'est le sommeil d'abord. Un sommeil sans rêves. En tout cas, s'il y a un rêve, ou quelque chose qui s'apparente au rêve, impossible de m'en souvenir. Pourquoi ce vide est-il nécessaire ?

J'avais toujours cru que vivre sans rêve menait à la folie.

Mais ici, sur ce lit d'hôpital, il est interdit de rêver. Seul existe le silence plat de l'attente.

De fait, il ne s'agit pas vraiment d'un vide. Plutôt un fouillis.

Une chambre de débarras. Vivre parmi les décombres. Se glisser sous les vestiges.

Donc, ce n'est pas juste de parler de vide. Il existe ici un trop-plein d'absence, un lieu sans confins où les images premières prennent forme. Et, au moment du réveil, débute le long et ardu travail de démorceler le contenu, ce qui s'est échappé, ce qui a versé dans un autre contenant.

Cette personne qui m'observe du fond de sa désolation, qui est-ce ? Je reconnais les mots, les gestes, la façon de marcher, de s'asseoir, de tourner la tête. Mais ce n'est pas encore moi. Il y a trop de décalages entre ce qui se fait et l'acte même de faire, entre ce qui se dit et l'acte de dire.

Le geste que je viens de reposer ressemble à un écho, ce qui résonne dans ma conscience lorsque je tourne la tête pour récupérer l'image qu'il me reste, qui obstrue le souvenir, qui filtre ma pensée.

Tu m'appelles. C'est moi.

Ou presque.

Je ne sais pas.

Épilogue

Un oiseau dont je n'ai pas reconnu la forme, sans doute à cause de l'angle de la lumière et de l'intensité des rayons, a traversé la toile que créait la fenêtre entre moi et le ciel et j'ai pensé à l'effet que pouvait avoir une ombre soudaine sur la perception. Tout pouvait bifurquer, sombrer même, à cause d'une perte de pression dans l'atmosphère, d'une réduction dans la densité d'un objet que l'on tient entre les mains et qui, soudainement, nous paraît plus léger, plus malléable.

Après avoir constaté que des bourgeons formaient un rosaire le long de la branche devant la fenêtre, je me suis dit que, puisque le printemps était arrivé à l'improviste, je pouvais moi-même me défaire de ma carapace, une sorte de cocon qui ne correspondait à rien en particulier et qui, à force de me ronger la peau, avaient provoqué des démangeaisons partout dans ma conscience. Je suis sorti de mon bureau et je suis allé me promener dans un parc.

En traversant la rue, j'étais parfaitement conscient que j'étais un homme dans sa quarantaine avancée, un homme qui, sans que cela puisse s'expliquer par des mots, avait oublié trop de choses pour qu'il puisse se permettre de vivre dans le passé et avait trop souvent posé les mauvaises questions pour tenter d'expliquer ce qui avait donné tel résultat plutôt qu'un autre.

Alors j'ai décidé de me rendre chez moi à pied. Cela me prendrait au moins deux heures de marche. Je traverserai tous les parcs que j'apercevrai en cours de route. Je m'asseyerai chaque fois sur un banc et je tâcherai d'évaluer de quelle façon les toiles que le ciel et la lumière créent au-dessus de

moi affectent ma façon de percevoir les choses autour de moi.

Puis, si j'en ai le courage, je me mettrai à nommer les choses qui m'entourent, à mesurer mon parcours, à écouter le bruit que font mes souliers lorsque j'accélère le pas ou que je le ralentis. Peut-être, de cette façon, toutes les voix qui m'habitent vont-elles se taire et, dans ce répit, vais-je redevenir conscient de ce que mon corps projette sur l'écran de la ville, de ce que mon oeil capte. Je récupérerai les mots qui se forment dans ma bouche et qui risquent de rompre le silence dans lequel je me suis enfoncé, comme une trappe qui s'ouvre sur le jour, comme un aveu qui appelle l'éternité ou un sanglot qui risque, à tout jamais, de fermer une porte ou d'en ouvrir une autre, là, tout juste devant moi, ou tout juste derrière, au moment même où un autre oiseau, de couleur et de forme incertaine, dont je ne connais pas encore le nom, vole loin au-dessus de moi, se projette dans son avenir et disparaît derrière un immense peuplier avant même que je puisse entendre son cri, avant même que je puisse l'insérer dans sa toile, avant même que je puisse fermer les yeux afin de mieux saisir la portée de son vol. Mais l'oiseau existera ou aura existé pendant cet instant de révélation. Et cette certitude m'alimentera jusqu'à la fin de mon parcours, peut-être jusqu'à la fin de ma vie.

Divers repos

Villégiatures

Montpellier

Une ville proche de la mer à une dizaine de kilomètres rafraîchit le ciel.

Le bleu accorde une cruauté particulière à l'hiver.

On va se promener, de préférence dans les quartiers résidentiels au nord de la ville. Chaque maison ou presque possède un jardin, il y a quelques collines vertes et fleuries ; une grande route traverse le lieu, mais la plupart des rues sont étroites, tranquilles et rarement rectilignes. La circulation est fluide, mais lente.

La ville continue sa ronde ; les bus roulent, les voitures les accompagnent, les piétons se faufilent, le soleil se fait plus chaud. Très tôt chaque matin, les boulangeries ouvrent leurs portes ; ça sent bon ; elles ferment le soir après avoir rendu les gens heureux.

Un inconnu avance dans une silhouette bleutée. L'après-midi est nonchalant. L'homme est sur le point de lancer un bonjour. Il se tourne... Il n'a pas de visage. Ses traits sont un brouillis de chair grise. L'homme demande ce qui ne va pas, si on a besoin d'aide, puis continue son chemin. Dehors, la lumière discrète s'allonge sous les arbres.

Les semaines suivantes, de semblables épisodes se produisent à nouveau. La métamorphose touche uniquement des gens qui se déplacent.

Caroline du Nord

Les primevères aux couleurs piailleuses répondent aux arbres rébarbatifs dans le gâchis de l'hiver finissant.

De temps en temps arrive une voiture ; elle se gare lentement et il en sort un couple ou un petit groupe. Aucun enfant ne les accompagne. Les visiteurs sont souvent endimanchés et s'avancent lentement et avec détermination. Les femmes portent leur sac, pas trop grand ; parfois, un bouquet remplit leurs bras. Les hommes marchent quelques pas en arrière et tentent d'une main de rabattre les pans de leur veste que le vent glacial soulève à chaque pas.

Vienne

En plein cœur de la ville, il y a un café qui s'agrémenté d'un jardin sous de vieux arbres dans une cour intérieure dans laquelle s'étouffent l'activité et le bruit environnants, bien que l'établissement réside dans une des rues les mieux achalandées. Une menue conversation emplit l'après-midi ; le bonheur croît au fur et à mesure que le temps s'égrène au pas d'une serveuse pressée.

Canada

Le présent et son fracas épuisent la nuit dans les ports de la ville et les quartiers résidentiels les mieux feuillus. Soudainement, un chien attaque

- et mord. Il plante ses crocs. La seconde d'après, il attaque à nouveau, cette fois de face. Etrangement, on ne ressent pas de peur. Le chien prend la poudre d'escampette. La blessure est immense, immense. Deux jours plus tard, diverses bâtisses en ville sont évacuées en raison d'un tremblement de terre.

Colonies de vacances

Planter des primevères, pour faire semblant
une heure hors des barreaux

la surveillante sourit

soleil des forêts, terre brune

Effeuillement à partir d'une dernière page,

deviné comme un escargot

labyrinthique, lent, tortillard

griffonné au saisissement des yeux

chapitres lucides et verts

Des romans introduits en cachette

contre l'interdit et le punissement

la promesse de dissimuler une liberté

loin des lits sanglés

autrui et sa chaleur

Les doigts se frôlent

petites pressions, touchées

le sensuel ondoisement

L'eau de violette dans les draps frais
le jardin embrouillé de fleurs jaunes et bleues
chaque odeur distincte et fine
clarté de l'odeur
sent-bon délicat des plantes
monde disparu, monde eu

L'or doré filtré et carrelé
les corps s'allongent
se tapissent, reprennent leur souffle
chaque réveil

Atterrissage en lieu vécu
le regard à nouveau posé sur l'habitude
gestes d'après l'absence
l'oubli du départ

Rétablissement

Un accident

Du gravier s'est incrusté sous la peau du crâne. Il y a des voix, de la lumière. Il n'y a pas de douleur, qui viendra plus tard. Il y a un brouhaha. Le temps passe avec le passage des médecins et des infirmières. On en garde une mémoire photographique et sonore à la fois. La lumière du jour est orange. Le long des murs, il y a quelques roses avec des tiges très vertes et des pétales très rouges.

Chaque nuit, à l'hôpital, et ça fait beaucoup de nuits, on allume, environ

tous les quarts d'heure, la lumière des chambres sinon plongées dans l'obscurité. Les patients sont succulents d'intimité. Ils ouvrent la bouche et avalent des médicaments sans nom et la vacuité des phrases. La brutalité est machinale.

Deux ou trois fois par semaine, le médecin, un type à bonne bouille, petit, rondouillet et mal coiffé, arrive, l'air important, au détour d'une tournée, suivi d'un émoi de jeunes élèves infirmières - il n'y a aucun homme - dans des blouses blanches qu'elles arborent avec assurance malgré leur réserve face au maître du lieu dans son petit cirque de sauvagerie. Quelques commentaires lapidaires et le petit groupe volète vers le couloir.

L'hôpital est comme dans tous les films ; la lumière y est du jaune criard des pièces trop éclairées les soirs de pluie ; la campagne et ses mauvais temps sont bien évidemment présents, visibles de la fenêtre ; le carrelage luit de vieillesse dans des tons gris, orangés et jaunes ; le bâtiment s'agrippe à des murs épais.

Patients

Un être-coquelicot, épinglé de la tête,
funambules perdus,
fous, folles et demi-fous aux bras cicatrisés ou aux bras de force ;
les tombés du ciel :
tarabiscotés, déliquescents,
mécréants qui entendent la révolte, la susurrent.

Le repu de songes laisse trainer le regard sous les arbres éclaircis,
bientôt grevés des dernières feuilles,
et ne peut s'empêcher de sombrer quand les heures s'égrènent,

les pas s'éloignent dans le couloir, le moineau s'enroue au pied des miettes.

Petites maladies

ce qui affaiblit : somnolence, surtout au début - les jambes sans repos
contrecoup inopportun : mouvoir-total des cachoteries - le nocif
accompagnement - humeur du thym
camisoles du printemps sans rire et sans pleurer : la mécanique des
sangles dans les montages sonores de l'esprit
logiques prosaïques, prescription d'indications, une clé au bout du fil
labyrinthique des portes fermées
dans les fractionnements de la tête, des moutons, des berlues écerve-
lées pour cause d'escamotage exalté, sans chanceler dans la réalité
efforts effrénés du vide et de son fluctuant ressassement dans l'espoir
d'annihilation, d'émasculer les totalités, une vraie maladie d'intensités
baillonnées, magie colportée de femmes-enfants aux pagailles noyées à
perte des yeux

Guérison

L'heure pendule, ne pas la rater, une main automatique, les drogues
généreuses - les fleurs sur le rebord de la fenêtre
Sur la pointe des pieds, régulièrement, rêvant de danse - la fugacité
ténue de la posture
La lumière pliée par les rideaux, blanche, brisée de gris perlé - le regard
s'effiloche comme au théâtre mais dans le mutisme le silence glisse
Le poignet, un mouvement ; l'eau s'enfonce, un tintement, toutes les
soifs de l'été, l'eau s'écoule - le verre qui se vide

Sur les joues enflammées, les doigts, questions de toutes les houles,
glissement, racines - la peau, protubérante
L'ombre retenue par la main, celle qui ne court plus - un fin
tremblement, bref
Fouillez et inventez le jour, courez, frelettes affairées, lissez et coulissez
votre bourdonnement - la lumière impatiente s'y moule et s'y dessine.

Chambres

Bonheurs

Dormir dans des chambres vides dans lesquelles la lumière s'effondre,
lumineuse ou grise, sans éclairer quoi que ce soit en particulier ; un
vêtement sur le fauteuil suffit à rappeler la vie ; on aime les murs blafards
qu'aucun tableau ou photographie ne décore ; on aime s'allonger dans
les lits vides et uniformes, sans histoires, qui s'enfoncent dans l'indécis
clair ou gris de la salle ; on aime exister au minimum, dans la respiration
et le repos.

Dans la chambre vide, il se cache peut-être une araignée bouffie ou un
oiselet rosâtre et fragile. Depuis la fenêtre, la lumière qui s'abat sur le sol,
est une fulguration sans couleur. Abandonné sur le trottoir, un cageot
déborde d'un lilas estival.

Cauchemars et rêveries

Un coin de table en pleine nuit
abrupt, cogné à la tempe
le cri ne sort pas, le regard s'élève
et contemple son corps inerte
statufication
le cri qui ne vient pas

On s'informe des causes et des symptômes de l'anxiété. Providentielle-
ment, il se met soudain à pleuvoir à grosses gouttes ; la pluie est comme
un rideau protecteur par-delà les toits, y compris lorsqu'elle recouvre un
hôpital ou une prison. Le temps est à l'orage, la transpiration coule.

C'est fou comme la vie est tactile et se colle ou se recolle en courbes et
aspérités. Elle est adjectivale, c'est-à-dire descriptive, spectatrice, au
repos de toute profonde action, de tout développement soutenu ; elle
est une ribambelle de mots qu'on sépare, assemble, élimine, réinstaura,
des moments d'inactivité et une liste bigarrée de perceptions tronquées
qui dérapent hors du cerveau tout autant que de tout ce qui s'accroche
au calme.

Activités

Dans l'atelier

Peer est assis en face et peint
des plantes violettes ; des bruits silencieux
se couchent sur le papier, car nous écrivons,
comme un bourdonnement figé. Les

couleurs s'affaiblissent ; nous fermons
la lumière du soleil à l'extérieur
de la fenêtre. L'appareil
photo, vieux, sur la table.
Peer a laissé trainer
pendant la
pause un long
morceau de papier ;
le long des sous-lignes,
la moitié d'une
histoire de
gauche à droite.
Elle raconte un
grand amour.
Au mur,
l'heure,
bleu pâle, argentée, fait tictac
paisiblement ; les personnages
sur la table - dans l'image -
sont assis, détendus.

Dans nos yeux, l'atelier est bleu,
empli du
monde qui se fige,
qui ne cesse de se
figer.
La tranquillité raréfie les minutes
pour vider nos têtes.

Très chaud aujourd'hui ; on espère des nuages. Par la fenêtre il y a une
bête - une vache - à voir sous la forêt. Deux heures plus tard n'a
toujours pas bougé. Une autre possibilité ou supposition : peut-être
n'est-ce pas une vache,

mais une souche. Nous sommes dans la distance, derrière
la fenêtre, loin de la colline de l'autre côté.

Un gros
soleil avec ses nuages emplis d'ombres, un chien et
son
pré.

Le chien volant

Des mouches à travers le pré

Mouches, qui
se collent
au soleil, comme sur une
fleur, et le rendent encore
plus beau
et plus collant

Peer se dit ingénieur. Il dessine avec magie et précision.

Peer : artiste d'Adam et Eve, qui au paradis se reposent.

Il trace aujourd'hui des edelweiss, que nous appelons, par mégarde,
gentianes.

Des poires aussi. Les poires à la Peer se partagent en deux avec deux
différentes couleurs légères, par exemple rose et jaune.

Peer est un expert des pensées et des portraits.

Son monde est comme une forêt ; les arbres sont des femmes.

La forêt, nue comme la peau, grandit à la plage en Grèce,
Crète ou en Amérique et près du fleuve de l'auberge.

Dans l'atelier, on rencontre des éternueurs par plaisir, des fées, des
gens portant un béret.

On rencontre également des artistes qui ne parlent point et
d'autres qui ne cessent de raconter. Avant le repas de midi, on se
sépare en disant « Ciao ».

Aujourd'hui Matthias
nous donne des fleurs sur
le chemin de la maison
des artistes.

Peer écrit
des poèmes tendres
comme des chansons.

Andy
dessine
de petits chiens tachetés
et au long museau, de petites bêtes
très sensibles au toucher.

Wiebke peint
des points roses sur
notre peau.

Une pensée pour la Méditerranée.
Nous prenons avec nous un peu de vert d'ici.

Depuis hier Peer écrit des poèmes. 10 000
lanternes, roses des vents et muguets.

L'atelier en hiver ?

Nous ne l'avons encore jamais vécu
en hiver.

Aujourd'hui
de lents
nuages
gris

Manfred Kafka
dans un camion
- rouge -

et puis
la montagne des neiges a
disparu ;
ça a été la dernière fois,
que
nous l'avons
vue.

Les souvenirs de la
Méditerranée se rassemblent jusqu'à
l'atelier ; de gros nuages
et le soleil entretemps ; et avec ça aussi
des souvenirs - Vite
vite - dans les cicatrices
en blanc allégé
sur les mains, les bras et
le cou. Les vaches au loin, dix-sept, nous montrent leur
derrière dans un beau rouge foncé
pendant que l'heure continue d'avancer avec précaution.

Sept avions en carton, ou plus, sont pendus tout proche, la plupart
gris, un
seul jaune. Nous rêvons de carrés
jaunes avec
de subtiles
nuances et Wiebke de
l'immobilité des images. L'air
a le goût des prunes de Damas et des
abricots, il est doux, légèrement
minéralisé. Maarten
s'écrit lui-même dans la forêt vierge des heures
en vacances composées, allongé. Nous
attendons Peer à trois heures.

La colline s'est
usée. La douleur
est un palace de Göttingen,
pense Wiebke. C'est
toujours difficile de
faire confiance
aux formes
rondes.

Chaque table est occupée, mais rien de bruyant. Avant le
départ viennent
les dernières visites et l'envie
d'écrire un chant, dans la salle
vide où se trouve la machine à café
entourée de quelques tables.
La concentration s'abat intensivement dans
l'atelier ; derniers dessins : des arbres,
qui, l'été dernier, ont été coupés,
et ne sont - comme la montagne des neiges -
plus à voir.

Bureaux

Le personnel se plonge dans des dossiers et remplit mécaniquement
des fiches multicolores ; on éprouve un soupçon de contentement. Ce
travail de fourmi s'empêtre parmi les employés. Un amas de statistiques
forme un individu distinctement esquissé. Le personnel s'éparpille,

construit péniblement la mathématique inutile d'une personne. Il laisse le champ libre.

Une femme a l'air foncièrement différent de ses collègues, plus jeune, plus affable, pas du tout avachie. Ses habits sont à la mode, ce qui n'est pas le cas des jupes, robes et chemises du reste de ses collègues. Chaque fin d'après-midi, elle se presse à franchir la porte vers le parking. Elle donne trop l'impression d'un être équilibré ; on la sent fausse.

Un thérapeute raconte qu'il est divorcé, qu'il aimerait bien se remarier, qu'il cherche même activement à rencontrer l'âme sœur et que, pour patienter et ne pas se décourager, il s'adonne à la course à pied quotidiennement et que cette activité, comme il dit, le met en forme. Il explique qu'il est qualifié et décharge des gravats de clichés à lents traits d'exemples. Il s'évertue à nous faire comprendre qu'on peut apprendre un métier : menuisier (ça vient toujours en tête de liste) professeur technicien informatique chercheur carrossier employé de bureau (il insiste sur la beauté de cette profession) psychologue etc. On pourra aussi voyager dans le monde entier : France Allemagne Canada Argentine Japon Pays-Bas Arabie Saoudite Angleterre (il ne dit jamais Grande-Bretagne) Italie Grèce Thaïlande Brésil Mexique etc. Il projette un avenir limpide à qui mieux mieux.

Les odeurs des gens, des parfums de source chimique, l'herbe et la terre, essences végétales et odeur d'hormones dans le bus, l'air saumâtre qu'on est seul à percevoir, l'odeur des gens qui se sont rendus aux toilettes deux ou trois minutes auparavant et qu'on croise maintenant dans les couloirs. Il y a aussi de bonnes senteurs solides et chaudes qui donnent à croire qu'on peut abandonner son qui-vive.

Chaque jour, les nuages gris donnent une rassurante lumière grise, étouffée et sans éclat, qui efface l'ombre des bâtiments, des rares

voitures et des arbres. Il ne pleut pas ; les nuages enveloppent le paysage. Voici un monde protégé et sans profondeur, semblent-il dire.

Déplacements

Vu du train

Une grue, à l'aide
une danse dans le ciel au ras des tours
une alerte, rien d'indicible
des fils se nouent, se tissent
l'orangé vif

Une échelle parallèle au sol
accrochée à un mur de briques rouges
grange ou maison
trois arbres dans le jardin
si vert, si fruitier

de petites entreprises aux alentours
les fruits cueillis, le calme
les printemps, la chute

Un daim emprisonné dans le pré
gracile, broutillant
la nuit tombe sur la route
bondissements, éclats

De la vase, de l'eau noire

jeux sur les bords de la mare
du rose orangé, petites chaussures bleues
avec des pointillés en forme de fleurs dans leur cuir
le puits des songes, les songes dormants

Les lentilles aux petites peaux
claires et brunes, de fer et d'acier
la gorge d'un enfant, au chant, au joli cri
zébrures de l'herbe, musique des grillons
l'air fluet, fluet et bleuet

Une église et ses piques moqueuses
jésus et son long nez au plafond
la porte du confessionnal, grincement de portail
nauséabond encens, aiguilles et sang, bois lourd
les verrous verrouillés, les doigts qui se brisent
l'église tombale avec sa clé, sombre relique

La neige, y creuser un trou
y trouver les serpents de la terre
s'endormir, étouffer

Dans le bus

Dans le bus, une dame âgée, coquette, les cheveux blonds dans une légère permanente. Elle porte une jupe plissée, sertie d'un fin liseré élégant et sévère. Elle se tient très droite. Assortie à la jupe jaune de la passagère, une veste d'été d'un même ton. Dommage, cette veste ne va pas avec la jupe. La dame reste le temps de quelques arrêts, puis descend du bus, très digne. Et puis, bien sûr, il y a l'odeur fraîche des pensées et des soucis au printemps ; l'odeur de l'eau qui roule les cailloux et imbibe

les plantes dans le lit de la rivière ; l'odeur des fraises, douce et pugnace ; l'odeur des épices et des herbes ; l'odeur des bijoux, un peu vieillie, un peu glacée, avec ses reflets roux et bleus ; l'odeur de l'eau en cascade d'où jaillissent les gouttelettes suspendues dans l'air rafraîchi ; l'odeur de la maladie, chaude et secrète, blafarde ou dorée ; et l'eau de fleurs d'oranger, douce, joliment surannée ; le miel fondu dans le pain ; la chaleur d'autrui en pleine confiance à quelques centimètres de soi ; l'odeur de l'herbe coupée et de la grange, sèche et fertile ; l'odeur des larmes ; l'odeur saline de la Méditerranée. Depuis le bus défile une farandole de maisons côte à côte avec leurs fenêtres à double vitrage et des façades aux couleurs osées et magnifiques – jaune comme les vieux châteaux des Esterhazy, rouge orangé, bleu pâle, verts parfois soutenus, des gradations de beiges et ocres plus ou moins déclarés, les murs grêlés, les vitres salies, souvent un bosquet d'arbres, partout des fleurs dans les jardins. Le bus poursuit sa trotte et ses arrêts.

Trajet en voiture

Le ciel reste solide dans des couches distinctes de bleus, depuis le turquoise, puis le bleu profond du lac jusqu'aux couleurs grisotées du ciel, tout ça contre le vert sombre d'un parc proche. Le paysage glisse derrière la vitre. Lorsque nous sommes sortis de la voiture, il s'est mis à pleuvoir si fort que nous avons été trempés l'espace d'une seconde éphémère.

On fait halte devant un château peint en jaune, couvé sous de longs arbres sombres. La pluie est un tissu ample qui s'enrobe autour de nous, assouplit l'atmosphère et rend tout contour moins cru. D'une incessante fiabilité, elle nous martèle fidèlement. Derrière les rues du village, des jardins, des paysages et leurs morcellements. De retour à la maison, on est épuisé, on s'affale. Il est à peine quatre heures trente. On s'endort.

Au réveil, il commence à faire sombre ; la rue luit, mais les passants ont fermé leur parapluie. L'appartement tourbillonne.

Le départ chaque été

Nous prenons le tramway
en pensée ; la sonnerie
de la porte à chaque
arrêt se fait calme
et d'une seule
substance, sa
répétition, régulière

On se souhaite
des pensées
en cobalt et en turquoise
avec - parfois -
une unique paillette
dorée, avec des vagues qui
ne prennent jamais mouvement, sur
un solide
sol

Aujourd'hui, c'est le départ par un ciel bleu clair avec une pensée pour la mer, l'immobilité d'une petite rose.

On voudrait manger des fleurs d'oranger, lentement.

Les couleurs s'accrochent.

C'est le mal-être de devoir partir.

Les images viennent au

mur ou se

déchirent, en vérité.

Trajets d'hiver

Neige glacée. L'arrêt de bus est
un simple poteau ; le vent
secoue le visage et commet
des striures dans l'air blanchi, sur les murs et les vitres.

Les automobilistes assis seuls à leur volant, bien au chaud,
et pas un qui s'arrête pour prendre ceux qui attendent, paralysés
au poteau du bus, vers leur destination.

On connaît des endroits où personne ne comprendrait
cette façon de conduire.

On s'engonce dans les manteaux d'hiver et on pense un
instant à un ami, depuis longtemps perdu de vue,
Qui, un jour, a expliqué qu'il suffit de sentir les contours de son propre
corps
limités par un objet - un mur, un lit, un vêtement épais -
pour que tout aille bien.

La vie passive

Angela Cozea



Onze ans sont passés depuis que mon mal fut découvert et nommé. Sans doute vivait-il chez moi et avec moi depuis quelque temps, insaisissable au début et puis de plus en plus présent, et exigeant. Il mandait qu'un coussin fût attribué à toute chaise où je m'asseyais, malgré que, de toute manière, je puisse uniquement me tenir droite, sur le bord. Cela faisait probablement un bon moment que je devais avoir l'air de celle qui ne se décide ni de s'asseoir, ni de se mettre debout. Celle qui n'ose réclamer une place ou l'appeler sienne, même pour la petite heure de l'entretien. Je sentais mes visiteurs plus attentifs s'apprêter, et regrettais de les voir vouloir me quitter de sitôt. Je ne savais pas que c'était mon air raidi qui leur transmettait cette commande en silence.

Il est certain que mon mal avait une voix. Ou devrais-je dire, ce mal manifestait une agressivité certaine. Avant même qu'il ne se fasse insupportable - dans l'aéroport où je dus m'asseoir par terre pour mettre mes bottes, une fois accomplis les contrôles de sécurité, au milieu d'une foule agacée par le retard que je lui faisais prendre -, le mal m'empêchait de plus en plus souvent de me tenir longtemps devant l'ordinateur ou même au-dessus d'un cahier. Je mettais cette mauvaise volonté de mon corps sur le compte d'un demi-siècle passé entre les murs, en compagnie des livres. Que de tels étés, automnes, hivers et printemps, que j'avais passés immobile, aient eu comme effet la défaite que je subissais à présent, je trouvais cela le prix plutôt juste à payer en retour.

Mais voici que m'empêcher de m'asseoir, de me coucher ou de dormir, ne satisfait plus mon mal. Il décida d'aller plus loin : de m'interdire de tenir une fourchette à la main, de me chausser, de conduire la voiture. Il rendit impossibles tous ces mouvements que nous prenons pour acquis lorsque nous avons encore l'emploi de nos bras et jambes. Finalement, il en eut assez des stratégies qui m'avaient permis de souffrir la compagnie de l'ennemi. Ainsi requit-il un face à face, une véritable confrontation. A la mort, déclara-t-il, comme je le compris tout de suite. Ce sera un duel à la mort, vu que pendant toutes ces années - combien, je l'ignore - il avait tâché de me faire entendre un danger que je continuais d'appivoiser.

Ils sont nombreux ceux qui prétendent ne pas avoir eu connaissance de leur mal. Ou bien, qui sont disposés à réduire les effets du mal d'être à presque rien. Combien de mes collègues ne venaient-elles donner leur classe en pauvre fichu mal ajusté sur une tête dégarnie et jaunâtre ? Les yeux égarés, les pensées confuses et pourtant fermes sur un point : ne pas admettre, ne pas laisser entrer l'Annonciation de la fin. Au fur des soins et traitements qui m'ont, peu à peu, restaurée à la vie - à une vie nouvelle, diminuée, et pourtant, à la mesure de la personne que je suis devenue -, j'ai également eu connaissance d'une autre sorte d'histoires. D'anecdotes plutôt, portant sur la manière des gens paisibles, d'habitude des fermiers, venus des plaines éloignées où ils cultivent leur blé ou leurs pommes de terre, pour traverser l'épreuve du cancer dans les hôpitaux des grandes villes. Sans plainte ou signe de douleur. Là où d'autres passaient des mois et des mois à vomir ce qui leur restait de l'existence passée, ces enhardis se donnaient à peine deux semaines de repos - si c'est ainsi qu'on peut appeler le traitement hospitalier -, loin de leurs tâches. Sans croire que je pouvais, en aucun cas, égaler leur prouesse, je me promis d'au moins tenir ces cultivateurs de la terre pour exemples et guides. De faire d'eux mon Virgile.

Le cancer avait choisi principalement une vertèbre, juste au-dessous

de la nuque, à ce point de la colonne vertébrale où nous situons notre droiture. Inaccessible au chirurgien, à moins qu'il ne taille une voie à travers la cage thoracique, en déplaçant un à un tous les organes. J'allais devoir trouver une façon de me tenir droite malgré ce qui serait dorénavant un handicap, un défaut de structure irréparable. J'imaginai cette colonne selon la manière des statues mutilées par les accidents dont le passage du temps est si prolix. Si, par chance, un délai devait m'être accordé, et le meilleur espoir était de quelques années - sans que personne n'eût pu le promettre ni faire advenir - cela serait accompli par des traitements redoutables.

Malgré ce que l'on peut imaginer, ou souhaiter, lorsqu'on est en bonne santé et que l'on pense, par hasard, aux existences brûlées par le feu du mal, la vie de la malade ne reste que rarement organisée comme avant le diagnostic. Il est rare qu'une fois entamée l'existence à laquelle nous avons encore droit dans cet « après », dans cet au-delà, nos habitudes, et jusqu'à nos désirs les plus profonds, restent ceux de la personne que nous étions auparavant.

La déclaration de guerre que le mal m'adressa, appartient à la sphère d'une certaine force qui, malgré les pertes subies, renaît dès que l'on a quelque peu retrouvé de l'aplomb. Elle est étonnante, cette force de la vie, ce désir de se maintenir parmi les vivants coûte que coûte. La figure de Susan Sontag en est emblématique parce qu'après elle, on ne peut plus dire, « guerre contre le cancer » - et combien souvent cela n'est dit - sans penser à sa figure tragique, à son tragique destin. Figure tragique, non pas parce qu'elle est morte des suites d'un cancer contre lequel elle s'est battue au-delà de toute raison et surtout pitié. Car il reste une place importante pour le mot « pitié » dans nos actions. Pitié à l'égard de son fils, par exemple, auquel elle n'aura pas su épargner des moments d'horreur et qu'elle aura soumis, dans sa rage de vivre, à des ténèbres de l'entre le vivant et le non vivant que seuls les Grecs savaient imaginer. De ces ténèbres on n'en sort ni d'un côté ni de l'autre, et le

témoignage du fils, brisé par la concupiscence pour la vie que sa mère exposa, l'accuse. Mais tragique surtout parce que toute cette théorie qu'elle bâtit, portant sur les métaphores guerrières qui constituent nos manières de parler de la maladie, ne lui ont pas illuminé le chemin, ni allégé la peine, ni rendu la défaite acceptable, lorsqu'elle s'est vue appelée à en finir avec son existence par trop empoisonnée.

Mes propres péripéties ne devinrent pas les étapes d'une bataille, ni acharnée, ni trop mordante il me semble, peut-être parce que ma nature ne connaît pas les étourdissants sommets de la véhémence. Une fois le mal nommé, saisi en images, je me retranchai dans les deux activités dont il n'avait pas pu me démunir, le sommeil et la marche. Dans les deux, j'atteignis, sous la protection de mon chien, une forme de perfection du juste nom de salutaire.

C'est un truisme que de dire qu'il s'agit là d'activités qui non seulement s'opposent, mais s'excluent l'une l'autre. La malade veut dormir, doit dormir, ne peut ne pas dormir. Elle prend, contre la douleur, des médicaments suffisamment forts pour appartenir dans les marges de la légalité. Ils sont prescrits par le médecin, la science s'entend pour dire, même si seulement à voix basse, qu'il s'agit là d'un remède pour l'instant inégalé et indépassable, crucial pour la survie quotidienne de la patiente dont le cancer s'est mis à ronger les os. Malgré quoi le pharmacien a du mal à remplir ce type de prescription. Les narcotiques seraient plus faciles à obtenir sur le marché noir de ces jours-ci, et les raisons pour lesquelles nos contemporains bien portants choisissent de mettre fin à leur vie par cette voie mériteraient une réflexion séparée et honnête. Mais enfin, une fois les analgésiques en sa possession, la patiente va passer le plus clair de son temps à dormir. Au début des traitements, seize heures sur vingt-quatre, sinon vingt. Elle se demande si elle est encore de ce monde, ou si elle n'est pas déjà engagée sur le chemin qui la mène vers l'au-delà. Elle se demande si un de ces jours son esprit choisira de continuer dans la voie des rêves, et refusera de revenir à cet état de veille-ci. Mais atten-

dez : le chien qui, lui aussi, dort replié sur lui-même, à ses pieds, comme dans un de ces fameux dessins de Dürer, lui qui n'est pourtant pas, ou n'est plus, comme jadis, le chien en effigie de la mélancolie, mon chien Rocky se rappelle. Comme tout chien qui veut tenir sa compagne dans un état de culpabilité productive, il peut lui aussi aborder certains regards mélancoliques à certaines heures. Il est sûr. Mais son attitude est autrement décisive lorsque le Temps est venu de Sortir : renifler les abords de la forêt aux débuts de la maladie, lorsque nous vivons à la campagne, et plus tard les rues, les sentiers du parc, les bords de la rivière et du lac de notre petite ville.

Tout l'opium du monde ne saura empêcher son devoir de renifler.

Beaucoup a changé depuis le tremblement de terre que fut la tombée du diagnostic. L'édifice que cette patiente avait bâti, très soigneusement, et avec peine, fait de livres au-dessus de livres au-dessus des cahiers, et des agendas, et d'autres, innombrables papiers, a dû d'un coup être déclaré fini, achevé. Achevé dans son évident inachèvement, il va sans dire, inachevé quant au contenu, puisque la vie continue, avec ses surprises, mais achevé quant à la forme écrite. Car la tumeur ayant ravagé les moyens et les voies de la lecture et de l'écriture, mais non pas le désir qui les commandait, il a fallu trouver une autre façon de se maintenir attachée au fait littéraire nécessaire à cet être vivant. A ce point de l'histoire, une fois ayant troqué les livres qu'on se lit silencieusement à soi-même, pour des livres qui sont lus pour vous, dans les voix multipliées à dessein par les artistes de la narration à haute voix, la nature des textes s'est vue elle aussi muer et pointer vers des espaces plus bigarrés. Il a fallu quitter le domaine des textes confidentiels, ésotériques, qui font le terrain du laboureur universitaire, pour des livres à la portée des amateurs, figures mouvantes et éphémères, souvent traitres.

Une liberté nouvelle, insoupçonnée, est venue avec cette évidente démocratisation des objets de lecture. Dans le sens où la littérature elle-

même est plus démocratique, car plus accessible, que la philosophie. Celle qui écoute pour donner consistance à ses journées, remplit un vœu si populaire aujourd'hui et pourtant, au dire du monde, si difficile d'accès. Le vœu de vivre le moment présent, comme les animaux seulement savent le faire. Car celle qui a été atteinte d'un cancer, même lorsqu'elle est en rémission, ne peut oublier à aucun moment que son mal est perfide et invincible. De là, l'impossibilité de concevoir l'avenir comme les personnes dont la santé est plutôt solide se permettent encore de le faire, plutôt naïvement. Cette impossibilité de faire des plans de longue haleine, de se projeter dans un avenir plus ou moins lointain, ouvre une forme nouvelle de temporalité, toujours littéraire mais dans le genre théâtral, à la manière dont le texte littéraire lu par les artistes narrateurs devient une scène de théâtre. Devant les actes joués sur cette scène, je suis la spectatrice émue, et bienheureuse d'être là en ce moment, tout comme je suis devenue la spectatrice des affaires publiques auxquelles je ne peux plus prendre part. La passivité que cette position de spectatrice présuppose, est propre au sommeil où ce qui nous anime, mon chien et moi, ce sont les rêves de la vie active qui ont pris la place de l'action ; propre également à la marche aux côtés du chien qui chaque jour choisit le chemin qu'il nous faut suivre, selon des principes secrets qui lui sont connus à lui seul.

Mettre sa vie entre les mains de son destin équivaut parfaitement à mettre son sommeil, et ses pas, entre les pattes de son chien.

L'hôpital de notre amour

Thomas Ayouti



Sur un site de rencontre, il y avait toi. Nous sommes un après-midi, je rentre de l'université, je suis au téléphone. C'est le premier téléphone sur lequel je peux facilement aller sur internet. C'est presque agréable comme sensation : pouvoir aller sur internet quand je marche dans les rues de Paris. Ce que j'aime surtout c'est que je peux utiliser les sites de rencontre. Partout. Depuis que je suis arrivé à Paris, je suis gay. Et inversement. Au départ j'aimais rencontrer des garçons par hasard. Mais je me suis vite rendu compte que ça irait plus vite sur un de ces sites hyper détaillés, où les hommes peuvent décrire tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils désirent. Ce sont des Allemands qui ont créé le site. Ils ont pensé à tout.

Ton profil, je l'aime tout de suite. *la_nuit_je_mens*. Je crois que c'est la première fois que je vois une référence à Bashung sur un site de rencontre. Tu dis avoir 22 ans comme moi, que tu es brun, grand (1m88), que tu aimes le théâtre. Tu n'as pas de photos de toi, parce que tu n'as pas envie de tomber sur des mecs louches. Je t'écris : «un jour cirque, un autre à chercher à te plaire». «Bashung, c'est rare, c'est beau». Et tu me réponds : «Première fois que quelqu'un de mon âge comprend la référence».

Je t'ai proposé de prendre un verre, tu m'as dit oui, tu m'as dit où. Tu vivais rue Francœur, on peut se retrouver par-là, un café sympa pas loin. J'ai pas réfléchi, je suis parti te rencontrer.

Et c'était vrai, ça valait le coup de faire le chemin. De quitter le Marais pour Montmartre. Notre première soirée, notre première nuit, tout fut si beau, si intense. On a passé des heures à refaire le monde, à dire nos rêves et nos ennuis. Toi comme moi nous étions un peu pareil. La classe moyenne, mais des envies un peu plus folles que celles prévues par nos parents. Toi le théâtre, moi la photo. Tu m'as dit ton amour de Pina Bausch et moi de Nan Goldin. On a parlé de nos études, toi de lettres, moi de sociologie. On a parlé de nos petits boulots, toi dans un restau, moi dans une boutique. On a bu trois bouteilles chacun. Tu viens de Bourgogne, et pour toi, le vin est religion. Alors j'ai prié avec toi.

Tu es beau avec tes airs de personnage de manga, grand et mince, tes yeux intenses, une bouche, une clope à moitié allumée, des cheveux mi-longs qui ont leur existence propre. Et le sexe avec toi est fou. Tu fais tout, sans crainte, sans empressement. Tu nous fais tout essayer, toutes les poses, tous les fantasmes. Tu passes ton temps nu. Et j'ai envie d'embrasser tes petites fesses à chaque fois que je les vois. Tu es nu à fumer une cigarette. Nu au téléphone avec ton meilleur ami. Nu quand tu prépares à manger. Et j'aime cette nudité. Elle nous ramène à un nouvel Eden qui a le plan de ta chambre de bonne et de mon studio mansardé. Nos espaces sont petits, mais nos vies sont immenses.

On s'aime comme ça pendant des semaines. Tu viens me chercher dans ma boutique avec deux billets pour un spectacle le soir. Je t'apporte tout excité un livre sur Pierre Molinier. Tu me présentes tes amis, je te présente les miens. On passe des vendredis à faire la fête et des samedis à faire l'amour. Certes on s'énerve parfois, pour rien, d'avoir trop d'énergie et si peu d'opportunités. Certes on a l'impression parfois de passer à côté d'autres garçons. Certes. Mais c'est la vie.

Et c'est beau aussi de s'énerver parfois. De passer du temps à se boudier. Et puis de passer du temps à se retrouver. À embrasser à nouveau tes petites fesses quand elles passent sous mes yeux. À te sentir m'entourer

et me serrer contre toi. Et sentir ton désir naître en même temps que le mien.

Un jour tu m'as appelé trois, quatre, cinq fois de suite. J'étais au travail. Je suis sorti de la boutique avec mon téléphone pour vite te rappeler. Tu étais en larmes, tu avais du mal à respirer, tu n'arrivais pas à parler. J'ai essayé de te calmer, mais tu étais trop agité. Alors je t'ai dit « assieds-toi », « respire », « souffle fort ». Et de la voix la plus douce que j'ai pu trouver, je t'ai demandé

« qu'est-ce qui se passe mon cœur ? »

Je connaissais ton histoire avec le garçon d'avant moi. Il s'appelle Jean, c'est un garçon de ton coin. Cette Bourgogne où vous êtes restés ensemble pendant plusieurs années. C'était ton premier, et tu aurais voulu que ce soit le seul. On a beau être PD, on reste formaté comme des hétéros. Je ne dis pas ça parce que je suis celui qui est venu après, mais parce que je t'ai écouté si souvent en parler. Jean est un sale type. Le genre de mec qui vous manipule et qui prend du plaisir à le faire.

« qu'est-ce qui se passe mon cœur ? »

Jean. Jean t'a appelé, il t'a appelé pour te dire que ça n'allait pas. Il t'a appelé pour te dire qu'il était malade. Jean t'a appelé pour te dire qu'il avait le sida. Qu'il avait le sida depuis au moins un an.

Et si Jean a le sida, alors tu as peut-être le sida, alors j'ai peut-être le sida.

Je suis rentré en vitesse à ta maison, tu étais là, nu sur le lit comme je ne t'avais jamais vu avant. Tu ressemblais à un transi de la Renaissance. Ta minceur élégante était devenue maigre malade. Ton visage était creux, fatigué par les larmes. Ta vie s'était liquéfiée.

Et nous sommes partis tous les deux, dans ma vieille Clio garée pas loin de chez toi. Toi terrorisé à l'idée d'être malade. Moi te ressortant tout ce que je savais sur cette maladie. Je te répétais d'une traite que même si tu as le sida c'est OK aujourd'hui on vit bien avec, que tu peux continuer à avoir une vie normale, que... Je te répétais tout ça pour me le dire à moi aussi; je te disais tout ça parce que ta peur était la mienne. On vit bien aujourd'hui avec on ne meurt plus comme avant si tu suis ton traitement tu as une vie normale tout à fait normale.

Soudain on rêvait d'avoir une vie normale.

Je voulais te calmer, mais tu étais pire que calme, tu étais devenu impassible, froid, presque résigné.

Nous sommes arrivés à l'hôpital Saint Antoine, j'ai trouvé une place, j'ai pas payé, j'ai pas fermé les portes non plus. On s'est engouffré aux urgences. Tout est parti de travers. L'hôpital. Une institution de soin. Comme dans mes cours. Expérience frontale, face à face, d'exclusion. Deux PD qui viennent à l'hôpital pour le sida.

J'avais l'impression que Robert Castel prenait des notes de notre petit voyage à l'hôpital. Petit enregistreur audio à la main, il nous regardait et commentait : « que vont ces désaffiliés devenir ? » Tu étais un bon exemple de désaffiliation, moi aussi d'ailleurs. A vivre en dehors de nos familles. Une vie à se trouver de nouveaux proches. Une nouvelle parenté faite d'amitiés immenses, pleines de nos craintes et de nos solitudes. Pour toi peut-être plus que pour moi. Toi dont le père ne voulait plus te voir, toi dont on ne parlait plus lors des repas de famille. « Tu n'es plus mon fils ».

Et même si nous étions ensemble à l'hôpital c'était bien cette solitude de jeunes homos provinciaux à Paris que nous traînions avec nous.

On aurait pu tomber sur un infirmier ou une infirmière super. Mais on a eu droit au type fatigué et pas sympa. Tu n'arrivais pas à parler et c'est moi qui ai dû le faire. Dire pour toi la raison de ta présence. Le type ne comprenait pas pourquoi tu ne pouvais pas parler. Je lui ai dit que tu étais encore sous le choc. Ça l'a fait sourire. « Sous le choc ». J'ai senti alors, malgré ce qu'il lui restait de professionnalisme, cette morgue d'homme hétérosexuel qui ne signifie rien d'autre que « chochette » ou « tapette ».

Je voulais te prendre dans mes bras. Caresser ton visage. Mettre ta tête sur mon épaule. Baiser les traces de tes larmes séchées. Mais je nous savais observés. C'est à peine si sous nos manteaux, j'osais dans ma main prendre la tienne. Je voulais te prendre dans mes bras. Je voulais que tu te sentes mieux. Faire un coussin de ton manteau, de mon manteau une couverture, t'allonger contre moi, la tête sur mes genoux. Et te serrer fort pour te dire que tout va bien. Mais je n'avais que ta main, et je l'ai serrée avec la même énergie que si c'était ton corps tout entier que j'enlaçais. Et là, dans la moiteur de ma paume, je voulais que tu ressenties toute cette énergie que j'avais pour toi.

Quelqu'un est venu nous chercher. Une femme froide et efficace. Elle nous a séparés, chacun dans notre petite pièce. Interrogatoire. « Avez-vous eu d'autres partenaires depuis que vous avez des pratiques sexuelles tous les deux ? » Non de mon côté, du sien je ne sais pas. Je crois que je préfère ne pas savoir. « Les résultats ne seront pas là avant demain voire après-demain, ça va dépendre du labo – vous seriez arrivés plus tôt, on les aurait eus plus rapidement. » J'avais envie de pleurer à mon tour. De fatigue, de peur, d'angoisse. « Je vais vous mettre en TPE, je transmettrai

les informations à votre médecin traitant». TPE : Traitement Post-Exposition, mais à quoi bon traduire. «D'ici aux résultats, limitez vos rapports sexuels». «Et protégez-vous. Surtout pour protéger les autres». Comme si dans l'état dans lequel j'étais, dans lequel tu étais, nous allions avoir une partouze avec nos voisins. Comme s'il fallait faire peser toujours et encore le poids sur nos épaules déjà bien affaissées. Comme si on ne pouvait pas dire ça avec plus d'empathie.

Nous sommes ressortis de l'hôpital plus fatigués, plus épuisés que jamais. Nous n'avions pas de réponses. Nous sommes arrivés chez moi. Au moins la voiture était toujours là et même sans PV. Nous nous sommes couchés tout habillés. Nous avons sombré immédiatement. Il n'était pas huit heures.

Au matin nous n'avons pas su reprendre le fil de nos conversations. La vie avait changé. Nous aussi. Et notre couple, nous le sentions déjà, n'allait pas survivre à cette épreuve. J'étais devenu un étranger.

Les crises sont les radiographies d'un couple, on y découvre des fractures que l'œil n'aurait seul pu voir. On en ressort plus fort, plus soudé, solide. Ou au contraire plus fragile, et déstabilisé, déséquilibré. Nous n'avons pas su être plus forts que cette crise conjugée à nos angoisses. La peur de la maladie a eu le meilleur de nous. Nous n'avons pas survécu à la peur du sida. Et l'hôpital fût le dernier lieu de notre amour.

Et nous nous sommes séparés plus seuls que jamais. Ça s'est passé sans un au-revoir. J'avais deux billets pour le cinéma. Le Saint-André des Arts.

Un film roumain d'amour impossible. Je t'ai attendu longtemps, assis sur un pas de porte. Espérant te voir arriver sans trop y croire. Je savais déjà qu'il te faudrait du temps pour me reparler, pour en reparler. Sur le pas d'une porte, rue Gît-le-cœur, assis, j'étais là. Toi malade et moi pas.

Au pays des matins calmes Pas un bruit ne sourd Rien ne transpire ses ardeurs

J'aimais quand je t'aimais J'aimais quand je t'observais

Les amours modernes d'Eric Jamme

Alex Christie



Le désir qu'éprouve Eric Jamme envers Bénédicte Lung et celui qu'éprouve Lucien envers Emma constituent, l'un comme l'autre, un désir pour la géographie de la modernité québécoise. Lorsque Jamme est à la recherche de l'infidèle Bénédicte, chaque lieu de Montréal abrite une Bénédicte imaginaire ; la géographie de la ville devient le reflet concret de son imagination amoureuse. Dans un café de la Côte-des-Neiges, il y a une Bénédicte qui parle avec Plantiers et, dans une maison de passe, Jamme peut imaginer une autre Bénédicte en compagnie d'un inconnu. Les mouvements et les motivations inconnus de Bénédicte font que le désir et l'imagination transforment la cité en labyrinthe romantique. À chaque pas et à chaque tour, l'amant se trouve à la recherche d'un cœur qui est désormais inatteignable : le labyrinthe montréalais n'abrite qu'une suite d'amantes imaginaires.

Après avoir reçu une lettre anonyme qui confirme sa méfiance à l'égard de Bénédicte et ses infidélités, Jamme, face à la réalité des amours dits littéraires, essaie de les reconstruire en les imaginant. La réception de la lettre devient alors un acte interprétatif lorsque Jamme essaie de concevoir qui aurait pu l'écrire. La réaction immédiate de Jamme est importante : au lieu de considérer la véracité du contenu de la lettre ou de réfléchir aux indiscretions de son amante, il tente de deviner l'auteur de la lettre. L'acte interprétatif de Jamme ouvre vers une multiplicité d'auteurs et de motivations possibles, et ressemble ainsi au concept du désir triangulaire

de René Girard. Jamme ne peut s'approcher que du médiateur de son désir, ce troisième point qui transforme le lien entre l'amant et son objet de désir en triangle. Chaque auteur ou chaque motivation considéré par Jamme devient un médiateur potentiel entre lui et l'infidèle Bénédicte, c'est-à-dire le troisième point du triangle girardien. Tandis que Jamme essaie de gagner une vue globale de la vie romantique de Bénédicte, la preuve de l'amour entre eux n'est connue que par son inverse : l'infidélité.

Comme les feuilles de cattleya qui se tendent vers plusieurs angles pour mieux toucher à la lumière, l'imagination de l'amant s'incline vers plusieurs infidélités parallèles dans plusieurs lieux montréalais. La structure de la vue imaginaire sur l'objet de désir ressemble alors à celle d'une fleur. Chaque feuille dessine la trajectoire d'un acte imaginaire qui aboutit à l'existence imaginaire d'autrui. À l'extrémité de la rosette se déposent les impressions contiguës construites par l'amant, et elles convergent vers un point central au fond de la fleur du désir, qui les contient toutes. Le point de convergence correspond à ce qu'Eric Smithner appelle *la poupée intérieure*, qui fonctionne comme une fiction de l'objet désiré et réel que l'amant porte en lui. La poupée intérieure est un simulacre de la femme réelle, une vérité inaccessible qui ne peut être connue que par plusieurs abords inachevés. Le point au-delà du centre de la rosette, où ses feuilles se rejoindraient, correspond à la femme réelle, mais au lieu de converger vers ce point inatteignable, les impressions parallèles s'arrêtent en plein air, incapables de saisir leur but ultime. Ce but est aussi le cœur du Montréal dédaléen que l'on recherche mais dont on ne peut jamais s'approcher ; et donc on retourne sur ses pas.

Chez Marcel Proust, lorsque l'amant développe des visions imaginatives de son objet de désir, il regroupe ces existences possibles dans un objet fracturé qui les contient toutes – l'inverse de l'objet désiré : la poupée fragmentée qui se loge dans son esprit. Ces impressions contiguës existent donc comme des points fixes où on peut regarder le même objet de plusieurs angles différents, comme la tour Eiffel - symbole de la

modernité parisienne - de Robert Delaunay. La structure florale et bien cubiste de l'amour de Swann est la même vue que Marcel porte sur la tour de Combray vue de différents chemins lorsqu'il se promène. Les multiples vues incomplètes de l'objet de désir proustien expriment, pour un être aimé, la même impossibilité d'appréhension totale à la base de la vision cubiste de la géographie moderne : Odette, cattleya, Tour Eiffel, Combray.

Par ailleurs, il existe une tension dans cette forme florale et fracturée qui réapparaît dans l'image portée par Marcel sur les jeunes filles de Balbec. Selon André Benhaïm, la bande de jeunes filles devient pour Marcel un visage singulier composé de plusieurs visages imperceptibles : chacun, insaisissable et mouvementé, contribue au grand visage imaginaire du groupe. Le visage de la bande offre donc la même vision fracturée de la modernité que celle de Swann et des cubistes : la vision du grain de beauté d'Albertine que Marcel aperçoit sans cesse sur une autre partie de son visage. Par métonymie, le visage incompréhensible d'Albertine représente la vérité insaisissable de la petite bande de jeunes filles et des lieux multiples. Benhaïm décrit la tension entre la multiplicité et la singularité en termes musicaux de *staccato* et *legato*. Le *legato* est le mouvement interpolateur qui enchaîne des sons individuels ; la représentation fluide d'une œuvre musicale entremêle plusieurs sons dans une phrase de la même manière que la vision de Marcel interpolate les visages des jeunes filles pour créer un visage singulier, fluide, remuant, mais aussi factice et fracturé. Grâce à la tension entre les sons individuels et leur enchaînement, Swann reconnaît la petite phrase de Vinteuil, l'hymne national de son amour pour Odette. Ainsi Vinteuil le compositeur et Proust le romancier se reconnaissent-ils dans leurs énonciations de la phrase amoureuse.

Ces structures à la fois fracturées et fluides, imaginaires et à la recherche d'une réalité fugitive, sont le mouvement même de l'esprit amoureux. Or, quand d'un amant perdu subsiste uniquement la poupée trempée

dans cet esprit, il y reste encore des fragments de mémoire : l'image d'une joue, l'odeur d'une fleur singulière, le son d'une phrase adorée. À peine y est-on plongé que ces fragments s'étirent, se contournent, prennent une vie dans l'esprit et deviennent des fleurs s'ouvrant d'amour, des poupées dansant sur une phrase souple, des visages cubistes dont les détails se confondent et s'entremêlent, le tout constituant la totalité insaisissable de cet amour perdu sortant, lieux et fleurs dans un crescendo synesthésique, de l'esprit proustien.

Ouvrages cités

Benhaïm, André. *Panim : Visages de Proust*. Princeton : Septentrion, 2006. 77-120, 213-215.

Smithner, Eric. « Les poupées intérieures de Marcel Proust ». *The French Review* 32.6 (1959). 520-526.

[Sans titre]

Nicholas Hauck



Le 9 février 1994, Ghérasim Luca, poète de l'inconscient sonore et artiste surautomatiste d'origine bucarestois, installé à Paris depuis 1952, se jette dans la Seine - comme l'inspecteur Javert, comme Paul Celan. On trouve son corps le 10 mars. Que se passe-t-il dans ce laps d'une trentaine de jours ? Comment se fait-il que Charon ait pris un mois pour déterminer le sort du poète ?

*La vie = la ville ?
La vie de la ville, la vie,
la ville de la vie de
qui ? La ville de qui ?
La vie de quoi ?
La vie de la ville,
La vie en ville.*

*Envie de la vie ?
Qui a envie de la ville ?
La ville vit envers qui ?
Envers quoi ?
Vers toi, la vie.
Vers qui, la ville ?
Va.
Vœux ?
Vite, ta vie à toi !
Ta ville à toi,
la vie à trois et la ville de Troie.
Prends garde à toi !
Prends-toi et prends-lui.
Prend qui ?
La vie, la ville.*

*La ville de qui ?
La vie de quoi ?*

*Prends-la,
là où vit la ville,
où ville la vie.
Prends-la, ta vie,
vide-les, tes vœux.*

*Veux-tu la vie ?
Lave-toi, ta ville !
Lève-toi, la vie !
Lève tôt, toi,
envers la vie à moi.
La moitié vie, la vie moite,
La mi-ville et les mille toits
entre te et
toi.*

Celan, en s'imaginant éloigné de la ville, en s'exilant de l'urbain au moyen de l'écriture, dit à propos de son *Entretien dans la montagne* qu'il écrit de lui-même vers lui-même, qu'il s'est rencontré lors de son exercice conjectural. Inspiré d'une autre rencontre, sans doute plus éphémère parce que plus réelle, avec Theodor Adorno - pour qui toute poésie des derniers soixante-quinze ans est barbare - le texte de Celan revendique le propos adornien en mettant en scène « un langage qui n'est fait ni pour toi ni pour moi - car, je le demande, pour qui est-elle conçue, la terre, elle n'est conçue, dis-je, ni pour toi ni pour moi... » (Celan 13).

Est-il nécessaire de fuir la ville, comme l'a fait Celan, *pour se rencontrer soi-même*, pour se rendre compte que ce langage et cette terre - la terre et ses langues - ne nous appartiennent pas ?

Où se dit *le possible* ? Étrangers à nous-mêmes, impossible de n'y habiter ni l'un ni l'autre.

Walter Benjamin qualifie la ville de laboratoire de la modernité où se constellent sans cesse les désirs, les rêves, les pulsions et les pouvoirs des êtres et des choses. Pour Benjamin, la ville est un texte. On la lit comme un livre : le livre de Berlin, le livre de Marseille, le livre de Paris... Construits de signes et d'allégories, ces livres-villes sont des dehors intérieurs qui nous abritent et nous escortent jusqu'à la dernière flânerie de la mort.

Dans la ville, le flâneur est à la fois cobaye et ange profane : soumis à la fantasmagorie urbaine qui façonne son être, il incarne les vestiges du salut, le messie en drag. Le flâneur, polymorphe, est au seuil de deux mondes ; halluciné, enivré, il n'est jamais partout et toujours nulle part. Benjamin, lui aussi, habite entre deux mondes : celui du baroque et celui du surréalisme.

Au dix-septième siècle, lorsqu'on imagine et planifie les grandes villes, la conception baroque de l'urbanisme avait tendance à représenter ostensiblement les nouveaux régimes du pouvoir : construites à partir de formes dynamiques et structurées, s'enroulant et s'entortillant autour d'espaces lacunaires, aérés, habités par l'allégorie du régent en forme de monument + sensibilité vivement expressive d'une rhétorique de l'émotion + intérêt pour la représentation et la démonstration externes = le désir d'une expérience urbaine privilégiant la liberté de la scénographie en action, qui reste toutefois subordonnée aux astuces de ceux au pouvoir.

Nos espaces et les espaces de la ville sont ordonnés en zones, les germes du rhizome, chacune ayant une fonction précise, se préparant pour l'analyse surréaliste.

C'est peut-être avec Victor Hugo que le livre-ville perce la psyché collective : Paris devient un personnage, non pas comme le personnage éponyme d'Homère, amant d'Hélène, adjuvant de la grande guerre entre

deux cités-États. Paris, la ville-personnage des *Misérables*, est déjà une ville disparue, une ville de la mémoire, conçue et imaginée depuis Guernesey où Hugo s'est exilé, déchaînant ainsi l'avenir virtuel de l'urbain.

Entre métamorphose constante et ce qui endure, la ville est un site inépuisable de jeux, d'échecs, de rencontres, de violences. Comment concevoir le destin de Manuel da Maia, responsable de la reconstruction de Lisbonne après le tremblement de terre en 1744 (selon Benjamin, *Sur les causes des tremblements de terre, à l'occasion du désastre qui a frappé les contrées occidentales de l'Europe* d'Emmanuel Kant, publié en 1756, est le premier ouvrage qui traite de la géographie moderne), du baron Haussmann, d'Oscar Niemeyer et son fétiche aéronautique ? Quels pouvoirs hivernent dans l'urbanisme de Canberra ou de Washington, ces villes capitales sur-planifiées, si belles en vue aérienne ? Quelles révélations se cachent dans les ruelles inconscientes des mégalo-poles du vingt-et-unième siècle telles que Shanghai, Mexico ou Lagos ?

La précarité de l'entre-deux urbain utopique (baroque-surréaliste) : « Nous vivons tranquillement sur cette terre, dont les fondements sont parfois ébranlés. Nous bâtissons sans nous soucier au-dessus de voûtes dont les piliers vacillent de temps à autre et menacent de s'écrouler » (Kant 314). Le psyché - la psychose - de la ville tremble, guette, reconforte, surprend et se manifeste dans sa text(ure) comme de l'autre côté de la rive.

« Juste avant que le séisme ne se produise, les animaux sont saisis d'effroi. Les oiseaux se réfugient dans les maisons ; les rats et les souris rampent hors de leurs trous » (Kant 322). Un échange important du chez-soi a lieu le 1er novembre 1755 à Lisbonne - El Dia de los Muertos : les habitants fuient leurs domiciles, criant, bégayant, sans parole car les mots leur manquent, tandis que les êtres ailés s'y installent et les rongeurs sortent enquêter l'affaire. Si Benjamin a raison, que le tremblement de Lisbonne a secoué et libéré la géographie moderne, cette découverte déchaîne

une forme d'expression qui, elle aussi, perdure : « ...un langage eh bien oui, sans Je et sans Tu » (Celan 13).

Bien plus que la description ou la communication, la poésie fonctionne comme ville-langue et expose les lacunes du langage - c'est-à-dire ses petites morts, c'est-à-dire ses vies multiples, c'est-à-dire ses pronoms peu fiables sur lesquels nous nous appuyons et avec lesquels nous nous jouissons - et nous rappelle que « le sol au-dessus duquel nous nous trouvons est creux et que ses cavités parcourent presque sans interruption de larges régions souterraines » (Kant 314), ou, tout simplement : la cité de paroles, à la suite de Stéphane Bouquet, à la suite d'Aristote...

Ouvrages cités

Celan, Paul. *Entretien dans la montagne*. Tr. Stéphane Mosès, Lagrasse : Verdier, 2001.

Kant, Emmanuel. *Sur les causes des tremblements de terre, à l'occasion du désastre qui a frappé les contrées occidentales de l'Europe*. Tr. Élise Lanoë, Atlante. *Revue d'études romanes* 1 (2014). 313-333.



Pseudo-fiction

Catherine Parayre et Shawn Serfas

Cover

On the River, 2016, Waterless lithograph, pens, watercolour, acrylic, 59x58.5cm

1.

A Pendulum, 2016, Waterless lithograph, acrylic, pens, 50.5x70.5cm

2.

Chemicals, 2016, Waterless lithograph, pens, 51x58.5cm

3.

A Line along a Bird, 2016, Waterless lithograph, acrylic, watercolour, pens, 40.5x30.5cm

4.

Blue and Under, 2016, Waterless lithograph, acrylic, watercolour, pens, 40.5x30cm

5.

Pale Blue, 2016, Waterless lithograph, watercolour, acrylic, pens, 58.5x58.5cm

6.

White Lines, 2016, Waterless lithograph, watercolour, acrylic, pens, 57.4x77.1cm

7.

Blueish, 2016, Waterless lithograph, watercolour, pens, 57x76.5cm

8.

As Yellow As Yellow, 2016, Waterless lithograph, watercolour, acrylic, pens, 57.2x77.2cm

Acknowledgments:

This book is presented by the Centre for Studies in Arts and Culture in the Marilyn I. Walker School of Fine and Performing Arts at Brock University.

The artworks by Shawn Serfas and Catherine Parayre were first shown in the exhibition *Pseudo-Fiction* at the Alliance française, Toronto, Canada in 2017. Catherine Parayre thanks Franco-Ontarian poet Eric Charlebois and the Association des Auteur-e-s de l'Ontario Français (AAOF) for the generous support they provided through the “Compagnonnage” program.

Catherine Parayre, Shawn Serfas, Paul Savoie, Angela Cozea, Thomas Ayouti, Alexander Christie, and Nicholas Hauck

(Im)mobilités

Edited by Nicholas Hauck

Graphic design by Bernhard Cella

80 pages, 9 illustrations

© 2023 The Small Walker Press, the authors and the artists

The Small Walker Press publishes collaborative projects in creative writing and the arts.

The Small Walker Press

Marilyn I. Walker School of Fine and Performing Arts

Brock University

St. Catharines, ON L2S 3A1, Canada

www.brocku.ca/miwsfpa/stac/small-walker-press/

iswp

Salon für Kunstbuch

Luftbadgasse 16

A-1060 Vienna, Austria

<https://www.sfkbb.at/>

**SALON
FÜR
KUNST
BUCH**

ISBN 978-1-990208-20-1

Cover: Catherine Parayre and Shawn Serfas: *On the River*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: *(Im)mobilités* / Catherine Parayre, Paul Savoie, Nicholas Hauck, Angela Cozea, Thomas Ayouti, Alexander Christie.

Autres titres: *Immobilités* | *Mobilités*

Noms: Parayre, Catherine, 1966- auteur. | Savoie, Paul, 1946- auteur. | Hauck, Nicholas, 1981- auteur, éditeur intellectuel. | Cozea, Angela, auteur. | Ayouti, Thomas, auteur. | Christie, Alexander, auteur. | Serfas, Shawn, 1976- Peintures. Extraits | Parayre, Catherine, 1966-

Peintures. Extraits

Description: Nouvelles. | Comprend des reproductions de peintures de Shawn Serfas et Catherine Parayre.

Identifiants: Canadiana 20220401411 | ISBN 9781990208201 (PDF)

Vedettes-matière: RVM: Nouvelles canadiennes-françaises—21e siècle.

Classification: LCC PS8329.1 .I46 2023 | CDD C843/.608—dc23

2023

The Small Walker Press celebrates creative and analytical thinking, the pleasures of text and image, design, and print.